

LE DEVOIR

La sarcelle tend un cri de soleil / un filet où se prend l'été / une volière pour la mer / où bruniront les filles / leurs jambes salées. Paul-Marie Lapointe. Courtes pailles

VOL. LXXXIX - N° 147 - MONTRÉAL, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 JUILLET 1998 - 4 CAHIERS - 1,95\$ + TAXES = 2,25\$

LES ARTS

Wynton Marsalis,
le résistant surdoué,
page B 1



LIVRES

Trois ouvrages consacrés
à des grands de la littérature,
page D 1

ÉCONOMIE

Le MIT prépare l'avenir
en repoussant les frontières
du savoir, page C 1

LE MONDE

L'Irlande du Nord
retient son souffle,
page A 6



PERSPECTIVES

Le pari de Clark

Les principaux aspirants à la succession de Jean Charest à la tête du Parti conservateur sont maintenant connus. Le premier à venir faire la cour aux militants conservateurs du Québec est Joe Clark, qui sait mieux que quiconque que l'appui du Québec est indispensable pour remporter cette course et espérer, plus tard, former un gouvernement.

La candidature de Joe Clark à la succession de Jean Charest a été l'objet de bien des gorges chaudes à travers le Canada. «Joe Why?», a-t-on ironisé en paraphrasant le célèbre «Joe Who?» de 1976. Pourquoi, se demande-t-on, cet homme qui a connu la carrière politique la plus difficile que l'on puisse imaginer veut-il se lancer, à 59 ans, dans cette galère? Ses amis répondent en parlant de courage; ses adversaires, de témérité. Evoquer sa passion pour la politique serait probablement plus juste pour ce politicien qui, loin de se préoccuper du «Why?», s'intéresse surtout maintenant au «How?», ou comment parvenir à la victoire.

L'intérêt que M. Clark manifeste aujourd'hui pour le Québec est pour une large part la réponse à cette question. L'histoire du Parti conservateur — et encore plus son histoire personnelle — enseigne qu'il ne peut en être autrement. Lui-même a payé assez cher pour le savoir.

Elu chef du Parti conservateur en 1976, Joe Clark a réussi en mai 1979 à devenir premier ministre d'un gouvernement conservateur... minoritaire, qui ne dura que neuf mois. Il lui manquait le Québec. Dès le lendemain de sa défaite commençait une contestation de son leadership animée par Brian Mulroney qui promettait d'amener avec lui le Québec. Les militants conservateurs qui venaient de goûter brièvement au pouvoir ont fait confiance à ce dernier. Avec raison, comme le résultat des élections de septembre 1984 allait le démontrer. Il y avait là une mathématique électorale que les libéraux maîtrisaient depuis bien longtemps.

Rééditer l'exploit de Brian Mulroney de 1984 est le rêve que M. Clark veut aujourd'hui faire partager aux militants conservateurs. Un rêve dont son amitié avec le nouveau chef libéral pourrait être la clé, fait-il valoir en passant sous silence le fait que ses adversaires ont aussi des liens avec M. Charest.

Il est vrai que les conservateurs peuvent miser sur l'effet Charest. En quittant, celui-ci leur a laissé un parti plus vigoureux que celui dont il avait lui-même hérité, et sa présence à la tête du Parti libéral du Québec donnera au PC une crédibilité certaine au Québec.

La carte Charest ne fera pas foi de tout car le nouveau chef libéral ne saurait dépasser certaines limites dans son appui aux conservateurs sans ouvrir une boîte de Pandore. Son passé conservateur rendra méfiants les militants libéraux qui attendront de lui, si ce n'est un appui à Jean Chretien, tout au moins une stricte neutralité. Ses racines au sein de son nouveau parti ne sont pas suffisamment profondes pour qu'il se permette, comme Robert Bourassa l'a fait en 1984 et en 1988, une sympathie active à l'endroit des conservateurs.

M. Clark devra, pour compléter sa mise, trouver d'autres appuis et, pour cela, regarder du côté des nationalistes. Il n'est pas sans savoir que les racines conservatrices au Québec se trouvent de ce côté. Leur appui, bien plus que l'appui des libéraux, est d'ailleurs ce qui a fait la différence en 1984. Brian Mulroney avait construit ce qu'on a appelé à l'époque la coalition arc-en-ciel, où les nationalistes (i.e. les péquistes) occupaient une large place. Quantité de candidats conservateurs, y compris Jean Charest, n'avaient-ils pas voté OUI au référendum de mai 1980? Aux élections suivantes, cette coalition se maintenait pour l'essentiel, cette fois autour de l'entente de libre-échange.

Joe Clark se souvient aussi que John Diefenbaker avait réussi en 1958 à prendre le pouvoir avec l'appui de la machine électorale de l'Union nationale de Maurice Duplessis. Tout comme il se souvient que par la suite, Robert Stanfield avait continué, à la fin des années 60, à construire des ponts avec les nationalistes québécois en défendant la thèse des deux nations. Lui-même a poursuivi en parlant des 1976 du Canada des communautés, un concept que les péquistes de René Lévesque voyaient d'un bon œil.

Courtiser l'électorat nationaliste sera incontournable, mais Joe Clark se doute bien qu'il y a là un piège dans lequel ses adversaires, conservateurs comme libéraux, aimeraient bien qu'il tombe. Tout consistera à savoir jusqu'où aller.

Osera-t-il proposer un projet de réforme constitutionnelle susceptible de lui rallier cet électorat nationaliste? Le risque est grand car, depuis 1990, bien des tabous sont apparus qui handicapent l'action de tous ceux qui, au Canada anglais, voudraient bien construire des ponts avec les nationalistes québécois. Pour cette raison, il n'ira certainement pas courtiser cet autre ancien ministre conservateur qu'est Lucien Bouchard.

MÉTÉO

Montréal	Québec
Averses. Risque d'orages.	Ennuagement suivi d'averses.
Max: 25 Min: 16	Max: 21 Min: 13
Détails, page C 8	

INDEX

Agenda.....	B 7	Livres.....	D 1
Annonces.....	C 8	Le monde.....	A 6
Les Arts.....	B 1	Les sports.....	C 10
Avis publics.....	C 7	Montréal.....	A 3
Économie.....	C 1	Mots croisés.....	C 8
Editorial.....	A 8	Politique.....	A 4

www.ledevoir.com

Vive la France!



LE GARDIEN italien Gianluca Pagliuca n'a pas réussi à bloquer ce tir de Laurent Blanc qui a donné hier la victoire à la France en quart de finale de la Coupe du monde. Cette victoire aux tirs de barrage a aussitôt plongé les uns dans l'allégresse et les autres dans la consternation. La mine déconfite et le cœur blessé que la Petite Italie a vu défiler, à Montréal, les supporters de l'équipe gagnante. Nos informations, pages A 3 et C 10.

Le livre dans la rue

Les Bouquinistes du Saint-Laurent
s'installent dans le Vieux-Port de Montréal

HÉLÈNE BUZZETTI
LE DEVOIR

S'ouvrirait hier dans le Vieux-Port de Montréal le septième festival des Bouquinistes du Saint-Laurent, où le livre usagé, celui qui a du vécu, s'exposera à la convoitise des passants pendant 16 jours.

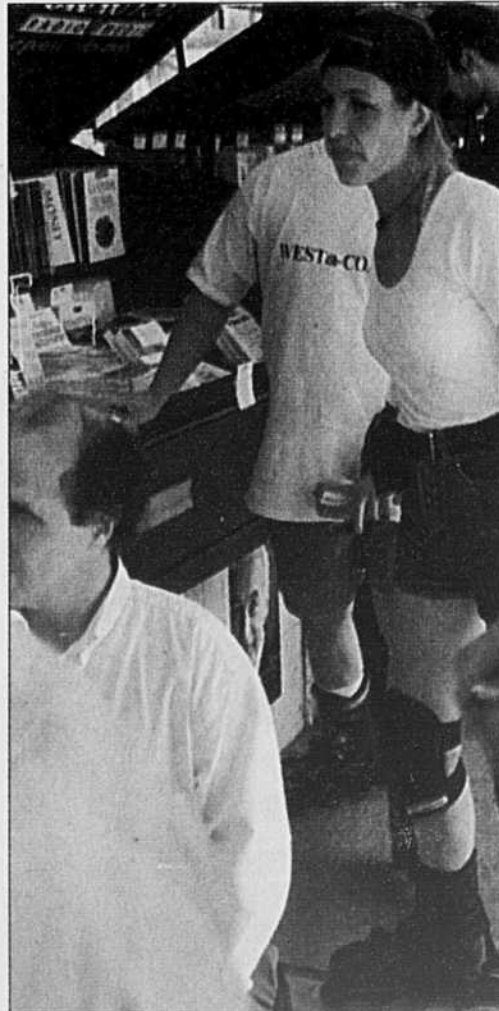
Jusqu'au 19 juillet, une quarantaine de présentoirs remplis de bouquins, tantôt usagés, tantôt neufs quoique non disponibles en librairie, s'alignent entre le cinéma Imap et la gare Maritime Iberville (en face du musée Pointe-à-Callière). Antiquaires du livre, libraires et éditeurs se donnent rendez-vous dans le Vieux-Port, comme chaque année depuis 1992, pour amener le livre dans la rue, là où se trouve le lecteur à cette période de l'année.

Bien que le concept du festival se veuille inspiré de la tradition des bouquinistes parisiens bordant la Seine, il ne faut pas s'attendre à y dénicher un incunable ou même avoir l'occasion de palper des livres de très grande valeur.

C'est que les exposants, qui participent pour plusieurs depuis les premières éditions du projet, ont appris leur leçon.

Ils ont compris que la foule de 300 000 têtes de pipe attendue au cours des 16 jours que durera l'événement sera surtout composée de touristes et de passants en vacances, Vieux-Port oblige. Que loin d'être bibliophiles, ils recherchent avant tout une littérature estivale et que bien peu d'entre eux sont prêts à mettre des centaines de dollars pour une reliure.

Félix Caron, qui tient pourtant la librairie de livres anciens René Caron sur Saint-Denis, avoue que les volumes entassés dans ses boîtes



JULIEN SAUCIER LE DEVOIR

Pour la septième année, les Bouquinistes du Saint-Laurent s'installent dans le Vieux-Port. Ils attendent cette année plus de 300 000 visiteurs.

VOIR PAGE A 10: BOUQUINISTES

La situation dégenère en Floride

Les feux forcent l'évacuation de dizaines de milliers d'habitants

D'APRÈS AP ET AFP

Les pompiers luttent toujours hier soir pour contenir les incendies qui ont déjà ravagé des milliers d'hectares en Floride, forçant des dizaines de milliers d'habitants à quitter leur domicile.

Plusieurs milliers de foyers sont privés d'électricité, tandis que les autorités ont demandé à au moins 30 000 personnes supplémentaires d'évacuer la zone du comté de Flagler, entre Daytona Beach et Saint Augustine.

Les pompiers, qui font face à de violentes rafales de vent, doivent de plus lutter par une température qui monte dans certains cas jusqu'à 46 degrés Celsius.

Les flammes avancent parfois très vite dans des zones qui étaient pourtant considérées comme sûres par les pompiers, ce qui a entraîné des évacuations des habitants en catastrophe. Le ciel est obscurci jusqu'à Miami, 400 km plus au sud. À la veille de la fête nationale américaine du 4

VOIR PAGE A 10: FLORIDE

Arabiser l'Algérie?

Le gouvernement algérien tente d'imposer une langue que personne ne parle

Une loi va imposer à partir de demain 5 juillet l'usage généralisé de l'arabe en Algérie. Elle entre en vigueur quelques jours après l'assassinat du chanteur Matoub Lounès, héros kabyle qui se vantait de ne rien connaître de l'arabe. La question des langues en Algérie n'est pas simple. Encore moins simple qu'au Québec, ce qui n'est pas peu dire.

ROCH CÔTÉ

Arabiser l'Algérie, cela ne va-t-il pas de soi? Le français étant la langue du colonisateur, une loi qui impose l'usage généralisé de l'arabe n'est-elle pas l'équivalent d'une loi 101? N'est-ce pas un geste légitime de réappropriation de sa langue par un peuple?

Comprendre les choses à partir de ce schéma de type québécois, c'est s'assurer de ne rien saisir de la complexité de la situation linguistique en Algérie.

L'assassinat du chanteur Matoub Lounès le 25 juin dernier et les manifestations qui n'ont cessé depuis ont remis brutalement sur le devant de la scène un des éléments essentiels de la question linguistique: la résistance des berbérophones. À cela il faut encore ajouter un autre fait incontournable: le français est encore pratiqué par un large

VOIR PAGE A 10: ALGÉRIE

Ray Charles au FIJM

L'âme à vif

SYLVAIN CORMIER

Premier artiste à se produire au tout premier Festival international de jazz de Montréal en 1980, Ray Charles Robinson en symbolise parfaitement l'esprit large et l'âme passionnée: quoi qu'il tâte en 67 ans de vie et 65 de musique, il en distilla du soul. Et en paya le prix. Le revolla dimanche à Wilfrid-Pelletier dans un festival dix-neuf fois magnifié. Marquons l'occasion.

C'est Willie Nelson qui raconte l'histoire, entre deux chansons d'un spectacle-rencontre avec Ray Charles. Une simple anecdote parmi les quelques dizaines d'autres d'un documentaire de 1986, livraison de la série *American Masters* de PBS. «J'ai joué hier une partie d'échecs avec Ray», commence-t-il, en présence de Ray qui se marre doucement à l'autre bout de la scène. «J'ai perdu. Mais je veux ma revanche. Et cette fois, j'insiste pour qu'il laisse les lumières allumées...»

Il faut voir Ray Charles s'esclaffer en entendant la chute de l'histoire, secoué de gauche à droite et de droite à gauche comme un pendule détraqué, riant à gorge si déployée que les sons s'étouffent en notes aiguës au portail. Ray Charles est un type qui a le sens de l'humour noir très développé. Dans le même registre, il y a la scène du film *The Blues Brothers* (1980) où Ray Charles, proprio du Ray's Music Exchange Pawn Shop, dégaine un énorme

VOIR PAGE A 10: RAY CHARLES

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

Nos prix sont imbattables!
Comparez, vous serez convaincu!

La fameuse
**célébration
annuelle
d'été**
Économisez jusqu'à **60%**

Literie

Le plus grand choix de literie et accessoires
AUX PLUS BAS PRIX GARANTIS!

Wamsutta
CANNON
SHEPTEX

Dan River
Lawrence

Springmaid
MARTEX
Fieldcrest



Douillettes réversibles
Simple, double, grand
Toutes grandeurs **29⁹⁵**



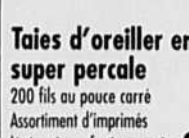
Ensemble de
draps en percale
180 fils au pouce carré
Simple **16⁹⁵**



Couvre-matelas
« Easy fit » - simple **9⁹⁵**

SIMMONS
Beautyrest

Oreiller **7⁹⁵**
Oreiller de duvet blanc **24⁹⁵**



Taies d'oreiller en
super percale
200 fils au pouce carré
Assortiment d'imprimés
légères imperfections - paire **2⁹⁵**



Ensemble en percale
L'ensemble comprend
la douillette, les draps, le
volant et let(s) couvre-oreiller(s).
À partir de **69⁹⁵**

Matelas

Le plus grand choix de matelas
Sealy et Simmons aux plus bas prix!

Livraison gratuite • Installation gratuite
Cadre de lit gratuit avec ens. de matelas
Retrait gratuit du vieux matelas



Plus de 100 styles
Le Charmeur de Sealy
Simple **99⁹⁵** ens. **199⁹⁵**
Double **149⁹⁵** ens. **289⁹⁵**
Grand **189⁹⁵** ens. **379⁹⁵**

Beautyrest Evasion de Simmons
Simple **189⁹⁵** ens. **329⁹⁵**
Double **249⁹⁵** ens. **399⁹⁵**
Grand **279⁹⁵** ens. **449⁹⁵**

Lits en laiton et fer, tapis
et boutique pour bébé



La plus grande
sélection aux plus
bas prix garantis!
STATUS
lepine

Porcelaine

Économisez jusqu'à 50%
sur la porcelaine, la verrerie,
la coutellerie, les batteries de cui-
sine et les articles-cadeaux!

Royal Doulton • Mikasa • Wedgwood • Villeroy & Boch
Noritake • Orrefors • Onida • J.G. Durand
Kosta Boda • Lenox • Waterford • Demeyere • Lagostina
Rosenthal • et beaucoup plus!

À l'achat de huit éléments,
vous recevez un **GRATUIT**
Valable sur la vaisselle de
porcelaine fine et la verrerie :
coupes, verres à vin et flûtes.
L'offre expire le 21 juin.

Couverts



Économisez 50%
Battat Pearl
Ens. de 20 mrc. Coutellerie inox 18/8
prix sugg. 60⁹⁵
Notre prix **29⁹⁵**

Edredons de duvet

Le plus grand choix d'édredons de duvet et accessoires
AUX PLUS BAS PRIX GARANTIS!



Édredons de duvet
d'oise blanche
Construction en cloisons 12 po
Simple **79⁹⁵**
Double **99⁹⁵**
Grand **109⁹⁵**
Très grand **149⁹⁵**

Bain

CANNON
MARTEX
STEVENS

ROYAL VELVET

Serviettes R.O.M.
Bain **9⁹⁵**
Essuie-main **6⁹⁵**
Débarbouillette **3⁹⁵**

Descentes de bain **5⁹⁵**
Débarbouillettes **99⁹⁵**
Essuie-mains **1⁹⁵**
Sièges rembourrés **9⁹⁵**
Sorties de bain
en ratine **39⁹⁵**
Rideaux de douche
en plastique variés **4⁹⁵**

Parures de fenêtres

Levolor
Holican
HunterDouglas

Jusqu'à 50%
de rabais
sur le prix suggéré
Service à domicile gratuit



Stores horizontaux et verticaux
stores plissés • stores en bois • romains
tentures • dentelles • cantonnières bouf-
fontes • parures complexes
tissus et plus encore!

Articles maison

Économisez 52%
Ens. 4 mrc.
Prix sugg. 210⁹⁵
99⁹⁵



Cuisinart
Mini-hachoir
29⁹⁵

Nappes

Nappes 3M Scotchguard
Choix de couleurs
52 po x 70 po et 60 po x 84 po
Notre prix **9⁹⁵**



Batteries de cuisine
TEFAL demeyre • LE CREUSET
LAGOSTINA



Lagostina Milano • ens. 7 mrc. garantis à vie.
Acier inoxydable de qualité exceptionnelle
avec solide base en cuivre.
Prix sugg. 340⁹⁵ Notre prix **159⁹⁵**

Articles-cadeaux



Ensemble de bar 7 pièces
avec plateau plaqué argent
49⁹⁵

En spectacle au FIJM hier soir

L'éllixir d'éternelle jeunesse
de Compay Segundo

SYLVAIN CORMIER

Échaudée par le papotage intempestif au spectacle de Keb'Mo la veille, l'organisation du FIJM avait délégué sur la scène du Spectrum son directeur artistique, André Ménard, histoire de servir une petite mise en garde sans ambages. Oui, promis, juré craché, on allait accueillir Compay Segundo avec le respect dû à un aîné de 90 ans. Pas question de faire honte à Montréal deux jours après l'historique concert de Segundo avec le Buena Vista Social Club au noble Carnegie Hall de New York.

La précaution était justifiée, mais probablement inutile. N'étions-nous pas tous là pour célébrer en toute religiosité le second avènement de Compay Segundo, guitariste-roi des musiques cubaines pré-Castro, ostracisé de la révolution révéla l'an dernier à la planète par le guitariste Ry Cooder et sa fière bande de vétérans musiciens cubains réunis sur disque au sein du Buena Vista Social Club? Si le moindre doute subsistait, la triomphale entrée du cher Compay, esquissant un gaillard pas de danse pour rejoindre ses trois Muchachos, aura définitivement clos le caquet aux potentielles pies. Sous le charme fou de Compay Segundo, nous l'étions d'emblée.

Le vénérable monsieur, constations-nous, était tout à fait celui que l'album *Buena Vista Social Club* et son propre *Lo Mejor De La Vida* annonçaient, un véritable bonheur sur longues pattes (tousjours debout, Compay, sauf pour tambouriner sur l'armonica), une joie sous large chapeau, un éllixir d'éternelle jeunesse à déguster longuement. Comme lui, nous nous sommes mis à l'heure cubaine, où voix en vibrantes harmonies et rythmes délicats marquaient seuls le passage du temps. C'était si agréable au corps et à l'âme que les arpegges approximatifs et l'armonica très désaccordée de Compay (en première partie) écorchaient peu ou pas l'oreille. D'autant que le chaud baryton du Cubain, juste et puissant, compensait amplement les ratés des doigts, confinant au sublime lorsque conjugué au caressant timbre de la chanteuse Omara Portuondo (*L'Edith Piaf de Cuba*), selon l'expression consacrée, invitée pour partager *La Pluma et Fidelidad*.

Sous les effluves persistants des cigarillos, parlant espa-

gnol sur scène comme dans la salle, le Spectrum était quartier annexe de La Havane, et le serait encore si Compay, en deux gestes et un sourire sans appel, n'avait finalement signifié que le temps de la sieste et du coup de rhum était venu. Belle leçon: «*lo mejor de la vida*», le meilleur de la vie, est histoire de dosage.

Le Go Go du grand gars

Merci Monsieur Scofield.

L'homme à la Ibanez en a mis plein les oreilles hier soir. Près de deux heures de jazz soigné et inventif qu'il a livré en compagnie de son groupe de tournée. Et quel quatuor! À la batterie, Bill Stewart — fort apprécié du public — s'est fait discret, faisant tonner les tambours juste ce qu'il faut au moment opportun. Steve Logan, à la basse, est resté à l'arrière scène tout au long de la soirée, se faisant presque oublier. Mais il as-

surait la rythmique, le *groove* de fond. Larry Goldings s'est occupé de l'orgue et du piano, faisant naître du bout de ses doigts des sons tordus qui n'auraient certes pas déplu aux amateurs du trip hop.

Et Scofield dans une belle forme, tout à son aise derrière sa guitare électrique, se contorsionnait de solo en solo en passionné qu'il est.

Les comparses ont interprété une version diablement rythmée de *A Go Go*, le dernier album enregistré par Scofield. Ce mélange de groove et de funk et complètement différent sur scène, plus explosif. Ils ont commencé par *A Go Go*, suivi de *Chicken Dog*. Puis, ce fut *Boozer*, une chanson au titre résolument sympathique. L'ami Scofield s'est lancé à fond sur ce morceau en particulier, produisant, ponce contre cordes, une sorte de scratch. Ils ont poursuivi avec *Chank*, une chanson nommée en l'honneur de Jimmy «Chank» Nolan, le guitariste de James Brown. Voyez dans quelle direction ils allaient!

«*Nice audience, man. It's fantastic*», a lancé Scofield. Non, non. C'est le spectacle qui était fantastique. Vers la fin, au Théâtre du Nouveau Monde, les gens dans la foule ne pouvaient s'empêcher de taper du pied et de balancer la tête. John Scofield et son groupe avaient le jazz dans le groove... ou à moins que ce ne soit l'inverse.

NUIT NOIRE, NOTE BLEUE

Étrange mais non paradoxal

Serge Truffaut
Le Devoir

Lire sur une même affiche les noms de Arturo Sandoval, Tito Puente et Stevie Win-wood, ça vous a un goût d'étrange, de bizarre, mais pas nécessairement de paradoxal. Deux Cubains rompus aux rythmes latins et un Britannique chantant du rhythm'n'blues avec l'accent de son Birmingham natal, c'est tout de même hétéroclite.

Ajoutons qu'à ces trois-là, l'affiche, elle proposait un guitariste blond comme un Californien, un percussionniste bronzé comme une samba brésilienne, un bassiste-contrebassiste et un claviériste bronzés comme la calypso ainsi qu'un saxophoniste arborant la moustache d'un hidalgo espagnol.

Mettions que l'affiche, sur papier, elle proposait plus d'un télescope. Entre un Tito Puente vétérinaire du cubano jazz, un British affichant un jeu tout en retenue et un trompettiste, Sandoval, passé maître dans l'art de fabriquer les notes les plus aiguës qui soient, entre eux et les autres, le mélange était d'autant plus appuyé qu'ils n'avaient jamais joué sur une scène avant leur arrêt montréalais.

Toujours est-il qu'ils étaient donc tous là au Club Soda. D'entrée, le ton était donné. Lequel? Celui du «*Pour l'instant, vous qui êtes au fond et debout, ne dansez pas, mais attendez voir. Vous ne pourrez pas vous en empêcher*».

Ils y sont allés crescendo. Un gros coup de salsa ici, un gros là, puis on embraye sur cette musique dont on ne sait jamais si elle est cubaine ou brésilienne mais qui — c'est une lapalissade — est bourrée de rythmes. Et hop! Ça commence à se dandiner.

Puis, ce furent quelques-unes des grandes chansons de Stevie Win-wood. Celles qu'il composa alors qu'il était membre, dans les années 60, du Spencer Davis Group ainsi que celles qu'il signa pour Traffic, le groupe qu'il fonda à la fin de ces mêmes années. Ce furent donc *I'm A Man* etc... on a perdu le titre. Quoi qu'il en soit, ce show fut enlevé, cabotin juste à point, chaleureux, endiable, coloré, sensuel... Ce fut une fête.

All that jazz!

Il y a la musique, bien sûr, dans le Festival de jazz. Mais il n'y a pas que cela. Il ne faut pas oublier les tranches (oui, les tranches, que vou-

lez-vous, faut rester dans le ton du collègue Truffaut!). Y a aussi les bouilles enfumées des *after-hours*, les faciès élastiques, tordus, aux efforts virtuosiques, les clins d'œil lancés entre instrumentistes, confrères de la main agile, l'émotion à fleur de peau, les corps enroulés aux sons des notes séduisantes, les rides silencieuses des vénérables légendes du genre.

Tout ça, et même plus, on peut le voir en ce moment dans des photographies accrochées aux murs de la galerie Mistral, qui présente *Ca Jazz* jusqu'au 18 juillet. On y trouve des photos de jazzmans et jazzwomans prises par Paul J. Hoefler, Diane Du-lude, Jean-François Leblanc et Diane Moon. Sonny Rollins, Adolphus Doc Cheatham, Duke Ellington, Thel-nious Monk, Red Mitchell, Roy Haynes, Archie Shepp, Cyrus Chest-nut et Sarah Vaughan, pour ne nommer que ceux-là, sont tout portraiturés, au repos ou en action. Certaines de ces images sont mémorables. Et, c'est même pas loin du site de vos concerts préférés du moment. Au 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 424.

Bernard Lamarche

Scofield le fan

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

John Scofield poursuit ce soir sur sa lancée au théâtre du Nouveau Monde avec les Dirty Dozen, un ensemble tout cuiré de La Nouvelle-Orléans. Le guitariste n'a qu'une idée en tête: s'amuser.

Les douze sales, ce sont des musiciens de La Nouvelle-Orléans ancrés dans la tradition des *marshing bands*. Ils versent par contre dans le blues, le bebop, le funk et le rock'n'roll, transportant la foule à travers les styles et les époques. John Scofield n'a jamais joué avec un tel ensemble auparavant, ce qui le rend plutôt impatient. «*Je suis un fan de cette musique*», lance-t-il en entrevue. Au programme? Un peu de tout. Des chansons de Dirty Dozen, une autre de Scofield (*Chank*, sur l'album *A Go Go*), une reprise de Charlie Parker (*Moose the Mochie*). «*Je veux m'amuser et embarquer dans l'ambiance de ce groupe*», résume-t-il.

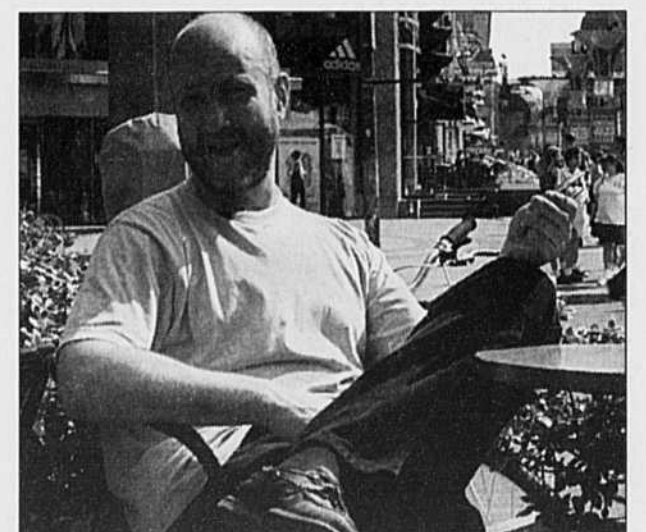
Restera ensuite, dans le cadre de la série «*Invitation*», trois spectacles: Scofield avec Toots Thielemans, Scofield «*Quiet*» et Scofield avec Joe Lovano. Et puis le lauréat du prix Miles-Davis poursuivra sa tournée *A Go Go* avec Bill Stewart, Larry Goldings et Steve Logan. Les quatre ont interprété hier les chansons de cet album enregistré sous l'emprise du groove et du funk. En studio, «*je pensais au rythme, à l'intensité du rythme*», dit Scofield. «*Je ne voulais pas jouer trop de notes, remplir le canevas*».

L'homme est ainsi fait: modeste sur la scène comme en entrevue. Il se définit comme «*un homme simple*». C'est tout. «*Je ne veux pas me mettre en travers du chemin de la musique en jouant de la guitare*».

Il s'est pourtant aventuré sur des chemins risqués tout au long de sa carrière. «*Je pense que je suis éclectique, mais je n'essaie jamais de l'être. Quand tu commences à jouer de la musique dans les temps modernes, comme les gens de mon âge, tu es d'abord exposé au folk, puis au rock. Ensuite, tu arrives au jazz, au blues et, plus tard, à la musique du monde*».

Éclectique, donc... «*Étrangement, j'essaie de ne pas être éclectique. Si tu essaies de jouer n'importe quelle musique, tu finis par ne pas ressentir la musique*», se reprend-il.

Alors, éclectique ou non? «*Je suis éclectique, mais je prends mon inspiration dans des courants que je ressens*».



JULIEN SAUCIER LE DEVOIR

Le TNM convient bien à John Scofield.

Un genre que Scofield arrive difficilement à «ressentir», c'est le pop. Il en entend pourtant assez régulièrement, parce qu'il est père d'une fille de 16 ans et d'un garçon de 11 ans. «*J'ai un tout nouveau regard sur la musique pop, particulièrement de ma fille, qui en écoute depuis l'âge de 11 ans. J'ai suivi ce qui se fait. [...] Il y a des choses que je n'aime pas beaucoup. Mais je l'écoute malgré tout*».

Récemment, ce sont les Soul Coughing, une rencontre entre le hip hop et le soul, Julianna Hatfield et Rage Against The Machine qui l'ont surpris. Scofield va jusqu'à affirmer que Tom Morello, le guitariste de Rage Against The Machine, un groupe de fusion hard, l'a «influencé». «*Très groovy. Vous savez ce que j'aime de lui? Il ne joue jamais de notes. Il fait des sons et des rythmes. C'est ce qui est si différent et unique*».

John Scofield dit avoir entendu un nouveau groupe pas plus tard que jeudi... «*Mais je ne peux pas me rappeler du nom. Ça montre où j'en suis rendu. Très middle age*». Heureusement qu'il lui reste la mémoire des notes.

LES PLUS BAS PRIX GARANTIS!

LE SUPERCENTRE DE LA MODE MAISON
LINEN CHEST

Centre Rockland 341-7810 Place Portobello Brossard 671-2202 Les Galeries Laval 681-9090 Les Promenades de la Cathédrale 282-9525



CHACQUE JOUR/TOUTE L'ANNÉE
Si vous trouvez la même
marchandise ailleurs à plus
bas prix, nous respectons
non seulement ce prix mais
nous vous accorderons un
rabais additionnel de 10%

Nos prix sont imbattables!
Comparez, vous
serez convaincu!

LE DEVOIR

LES SPORTS

MONDIAL

Quatre jours de plus

Des esprits autrement plus éclairés l'ont dit bien avant nous, la formule est cruelle, injuste, un peu obscène. Mais rarement victoire aux tirs au but aura-t-elle été aussi juste, aussi correcte, aussi pleine de sens que celle qu'ont remportée hier les Français. Aux Bleus contre les Bleus, ceux qui le méritaient ont gagné. Et quelle intensité!

De toute manière, les Italiens avaient couru après. Si on règle aux penaltys, c'est que le soccer est ainsi fait qu'on peut y jouer pendant huit heures sans marquer, ce que la *Squadra Azzurra* semblait au demeurant avoir dans ses plans. Durant tout le match, comme d'ailleurs pendant la presque totalité de cette Coupe du monde, et c'est bien triste, l'Italie a travaillé à malmenier son immense réputation en jouant fessier, comme ils disent dans *L'Equipe*, en attendant, en temporisant, en taponnant, en faisant le mur et en s'asseyant dessus. En *refusant le jeu*, ainsi qu'on a pu l'entendre, sans parti pris, à la télé française, alors que les plus polis parleront d'une défense de fer.

On comprend un peu mieux maintenant pourquoi l'Italie, mise elle-même dans le pétrin à coups de 0-0, ne s'était qualifiée qu'en *extremis* contre la Russie en phase préliminaire. Les espoirs des tifosi reposaient sur la tradition, qui veut que les Italiens finissent en lion lorsqu'ils commencent lentement. Cette fois, ça a commencé lentement mais ça n'a mené à rien. Où est donc passée la grande équipe?

Quant à la France, elle reste loin du bout de ses peines. Comme le disait hier son capitaine Didier Deschamps, ce succès ne vaudra pas

grand-chose s'il est le dernier du tournoi. Les Bleus, qualifiés d'office en tant qu'hôtes et qui n'ont donc disputé que des matchs «amicaux» depuis deux ans, ont enfin vaincu un adversaire dont, contrairement à ceux qui avaient précédé, Afrique du Sud, Arabie Saoudite, Danemark dans un match sans véritable enjeu. Paraguay, personne ne pourra dire qu'il était de deuxième ordre. Mais s'il est possible de parler d'inquiétudes dans le cas d'une équipe qui vient de se hisser dans le carré d'as de la Coupe du monde, les Français en présentent.

Ils ont encore dominé, beaucoup dominé même, auraient dû gagner 3-0 ou 4-0, mais n'ont pas été en mesure de boucler leurs prestations. Très peu de tirs vraiment dangereux, aucun coup franc en zone critique. L'équipe de France, ne l'oublions pas, après avoir régné sur les matchs de groupes avec neuf buts, n'en a pas marqué un seul dans les 180 dernières minutes de temps réglementaire et a fait mouche une seule fois en près de 240 minutes. Si l'Allemagne se pointe en demi-finale, mécanique en défense et impitoyable en attaque quand elle met en marche son rouleau compresseur, ça ne sera guère du bonbon. Les supporters français espèrent d'ailleurs voir la Croatie, eux desquels la fatalité colle aux basques, qui ont trop vu les Allemands leur barrer la route au fil des ans et qui hier, à en juger par les réactions dans un estaminet surpeuplé de Montréal, ont pareillement cru jusqu'à la fin qu'un contre immérité viendrait ruiner leurs fols espoirs.

Mais bon, voici vengés au moins en partie les affronts de 1990 et 1994. La vie durera au moins quatre jours de plus. Et tant qu'il y en a, il reste une chance de niquer la mort.

Brésil-Danemark? Encore de la samba, de la bien belle samba, du jeu ouvert au point où on se demandait si c'était bien le même sport qu'en matinée. Mais c'est avec les Pays-Bas ou l'Argentine qu'on verra vraiment de quel bois se chauffe cette danse glissante, comme celle à laquelle s'est livré Roberto Carlos, l'homme dont le tour des cuisses fait 57 cm, qui a permis l'égalisation à 2-2 en tentant de mettre de la dentelle parfaitement inutile.

Un peu de science, question de se convaincre qu'on ne perd pas totalement notre temps. On connaissait déjà le crâne du gardien français Fabien Barthez, rasé à ce qu'il paraît pour camoufler un début de calvitie et sur lequel certains de ses coéquipiers apposent un bécot avant le match. Mais on en savait moins sur sa fesse gauche, que la moitié de l'humanité a pu apercevoir en moyen plan hier lorsque, après une apparente elongation, un secouriste l'a vaporisée.

Puisque vous le demandez, la sélection française utilise un pistolet à gaz basse température révolutionnaire, le Cryo'One, équipé d'un lecteur infrarouge et qui projette des microcristaux de gaz carbonique à -78 degrés sur les hématomes et les entorses, ce qui permet à la température de la peau de baisser à deux degrés en quelques secondes. Le Cryo'One se détaille 10 000 francs, toutes taxes comprises.

Comme quoi il n'y a pas que la barre transversale qui ait sauvé l'équipe de France.

Nourritures pour la mi-temps. Vous chérissiez la victoire et honnissiez la défaite sportives comme les vôtres propres? Honte sur vous qui ne voyez guère plus loin que le bout de la futilité. Christian Bromberger, ethnologue: «Si le football dévoile les méandres d'un destin à notre mesure, il nous place tout aussi brutalement devant quelques autres vérités essentielles, obscurcies ou effacées dans le quotidien. Il nous dit, avec éclat, que dans un monde où les biens sont en quantité finie, le malheur des uns est la condition du bonheur des autres (Mors tua, vita mea). Les Gahuku-Gama de Nouvelle-Guinée ont si bien compris cette loi d'airain du football et de la société occidentale qu'ils se sont empressés de la contourner pour rendre le jeu plus conforme à leur vision du monde. Ils jouent plusieurs jours de suite autant de parties qu'il est nécessaire pour que s'équilibrent exactement celles perdues et celles gagnées par chaque camp.»

«Mais notre propre vision du bonheur ne se construit pas seulement sur les déboires du voisin ou de l'adversaire du jour. Il faut encore — et l'arithmétique des championnats l'illustre pointilleusement — que sur d'autres terrains des rivaux proches ou lointains, faibles ou forts, perdent ou gagnent pour que nous arrivions au succès. Une compétition de football illustre ainsi une autre loi de la vie moderne, l'interdépendance complexe des destinées sur le chemin du bonheur.»

Le bonheur. Tiens, on l'avait oublié celui-là. Et salutations aux Néo-Guinéens qui nous lisent. jdion@ledevoir.com

Expos 8, Marlins 4

Les Expos renouent avec la victoire

RICHARD MILO
PRESSE CANADIENNE

En revenant à domicile, les Expos ont retrouvé le chemin de la victoire.

Devant 10048 personnes, ils l'ont emporté 8-4 contre les Marlins de la Floride pour porter à .500 leur fiche à domicile (23-23). À l'étranger, leur fiche est de 11-27. Dans les ligues majeures, seuls les Marlins ont remporté aussi peu de victoires qu'eux sur la route.

La visite de la pire équipe de la section Est était la médecine dont les Expos avaient besoin pour se remettre sur pied après leur horrible série de trois matchs contre les Red Sox, à Boston.

Javier Vazquez (3-6) a remporté une deuxième victoire de suite. Il a été bien appuyé par l'attaque.

Les Expos ont totalisé 13 coups sûrs. Ils ont inscrit deux points dès la première manche. Orlando Cabrera et Shane Andrews ont produit trois points chacun.

Cabrera effectuait son premier départ à l'arrêt-court. Il prenait la place de Mark Grudzielanek, la déception de la première moitié de saison.

Cabrera a réussi un simple d'un point et un triple de deux points.

Andrews, lui, a réussi un simple d'un point, un ballon-sacrifice et un circuit en solo, son 14^e circuit de la saison, un coup réussi contre Jay Powell à la septième.

En six manches et deux tiers, Vazquez a donné huit coups sûrs, un but sur balles et quatre points. Il a accordé un circuit de deux points à Craig Counsell à la cinquième qui donnait l'avance 3-2 aux Marlins. Ses trois victoires ont été enregistrées au Stade olympique.

Jesus Sanchez (3-6) était le partant des Marlins. Il n'a pas remporté la victoire à ses huit derniers départs (0-5). C'est un lanceur qui a été obtenu des Mets de New York dans l'échange d'Al Leiter.

En quatre manches et un tiers, Sanchez a donné neuf coups sûrs, deux buts sur balles et cinq points, dont trois mérités.

COUPE DU MONDE

Quarts de finale

Hier

France 0 (4), Italie 0 (3)

Brésil 3, Danemark 2

Aujourd'hui

C — Pays-Bas c. Argentine, 10h30, RDS, TSN

D — Allemagne c. Croatie, 15h, RDS, TSN

Demi-finales

Le mardi 7 juillet

À Marseille

Brésil c. Gagnant C, 15h.

Le mercredi 8 juillet

À Saint-Denis

France c. Gagnant D, 15h.

Finale

Le dimanche 12 juillet

À Saint-Denis

Gagnants des demi-finales, 15h.

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

Section Est

	G	P	Moy.	Diff
Atlanta	56	29	.659	—
New York	44	36	.550	9 1/2
Philadelphie	40	42	.488	14 1/2
Montréal	33	50	.398	22
Florida	30	54	.357	25 1/2

Section Centrale

	G	P	Moy.	Diff
Houston	51	33	.607	—
Chicago	45	39	.536	6
Minneapolis	43	39	.524	7
St. Louis	40	43	.482	10 1/2
Pittsburgh	40	45	.471	11 1/2
Cincinnati	36	50	.419	16

Section Ouest

	G	P	Moy.	Diff
San Diego	54	31	.635	—
San Francisco	50	36	.581	4 1/2
Los Angeles	42	42	.500	11 1/2
Colorado	37	49	.430	17 1/2
Arizona	29	56	.341	25

Hier

Pittsburgh à Cubs

Floride à Montréal

Milwaukee à Philadelphie

St. Louis à Cincinnati

Mets à Atlanta

Arizona à Houston

Colorado à San Diego

Los Angeles à San Francisco

LIGUE AMÉRICAINNE

Section Est

	G	P	Moy.	Diff
New York	58	20	.744	—
Boston	50	32	.610	10
Toronto	43	42	.506	18 1/2
Baltimore	38	47	.447	23 1/2
Tampa Bay	34	49	.410	26 1/2

Section Centrale

	G	P	Moy.	Diff
Cleveland	48	34	.585	—
Minnesota	39	44	.470	9
Kansas City	37	46	.446	11 1/2
Chicago	34	49	.410	14 1/2
Detroit	32	49	.395	15 1/2

Section Ouest

	G	P	Moy.	Diff
Anaheim	49	34	.590	—
Texas	46	38	.548	3 1/2
Oakland	38	45	.458	11
Seattle	36	49	.423	14

Italie-France:
la photocopie de 1986HAROLD MARCHETTI
AGENCE FRANCE-PRESSE

Saint-Denis — L'histoire est un éternel recommencement: douze ans après l'inoubliable Guadalajara, tombeau des illusions brésiliennes, la France a rédigé à l'encre indélébile une page de sa légende aux tirs au but, hier à Saint-Denis, en terrassant l'Italie justement châtiée pour avoir offensé le jeu pendant cent vingt minutes.

En compétition officielle, la France n'avait jamais connu les affres d'une défaite aux tirs au but au stade des quarts de finale. Saint-Denis vient s'allonger à la liste, troisième glorieuse.

Chronologiquement, il y a eu Guadalajara en 1986 et ce succès au bout du suspense face au Brésil (1-1 et 4 à 3 aux tirs). On se souvient aussi de Liverpool, à l'Euro 96, et de ce linéol déposé sur les ambitions néerlandaises (0-0, 5-4 aux tirs).

On se rappellera désormais de Saint-Denis et de cette ultime tentative de Di Biagio venue s'écraser sur la transversale de Barthez. Le gardien français avait apporté son écot auparavant en repoussant, avec autorité, le tir d'Albertini. L'échec de Lizarazu était effacé et le *mano a mano* entre les deux seurs latines gagnait encore en intensité.

Autres morceaux de bravoure, le sang-froid contagieux de Trezeguet et de Henri. Du haut de leur vingt ans, les deux «momes» ne se sont pas démontés pour remporter leur duel singulier avec Pagliuca.

Maudit

Le portier italien, exemplaire tout au long du match, est décidément maudit dans cet exercice singulier, aux airs de roulette russe. Il était déjà seul au milieu de sa cage face au Brésil, pour la finale perdue du Mondial 1994.

Il a eu beau êtreindre cette capricieuse vessie de cuir avant de rejoindre ses «bois», la fortune l'avait fui.

Justice a été rendue au regard de la performance parcimonieuse d'une Italie rattrapée par ses démons. Récitant l'ode à Herrera, le père putatif du *catenaccio*, les Transalpins d'avantage préoccupés à détruire ont longtemps retardé l'échéance. Les statistiques plaident en leur faveur. Jamais une sélection italienne n'avait été boutée hors du mondial en quart de finale.

Le fil d'Ariane s'est rompu, à Saint-Denis. Les Français doivent maintenant songer à la récupération, car leurs aînés «mexicains» avaient payé un lourd tribut, en demi-finale contre l'Allemagne, à la débauche d'énergie de Guadalajara. Au Mexique, l'épitaphe avait eu pour auteur Luis Fernandez. À Saint-Denis, le sort avait désigné l'infortuné Di Baggio pour écrire la conclusion.

Il a bafouillé, le ciel s'est effondré sur la *Squadra*, la frénésie s'emparant alors des Tricolores, justement récompensés pour l'ensemble de leur œuvre, frappée du sceau du courage.



REUTERS

Un premier but brésilien, égalisateur, et la route pour la demi-finale est dessinée.

WIMBLEDON

Ivanisevic et Sampras en finale

Londres (AFP) — Comme en 1994, la finale du simple messieurs du 112^e tournoi de Wimbledon opposera dimanche l'Américain Pete Sampras (n° 1) au Croate Goran Ivanisevic (n° 14).

Le premier a en effet battu le Britannique Tim Henman (n° 12), 6-3, 4-6, 7-5, cependant que le second s'est laissé embarquer par le Néerlandais Richard Krajicek (n° 9) dans un marathon de 202 minutes, dont il est sorti miraculeusement vainqueur, 6-3, 6-4, 5-7, 6-7 (5/7), 15-13, en demi-finales.

Sampras n'a pas éprouvé trop de difficultés à empêcher Henman de rejoindre Henry Austin, dernier finaliste anglais en... 1938. Même s'il a perdu au cours de cette demi-finale deux fois son service, soit autant que depuis le début du tournoi, et son premier set.

Quand il fit le bris décisif lui assurant pratiquement le gain du match,

en réussissant une jolie volée croisée au quatrième jeu du dernier set, on le vit montrer un poing vengeur, comme un vulgaire 100^e joueur mondial. Ce geste très inhabituel chez lui trahissait peut-être le manque de confiance que le taradait ces derniers temps et dont il semble aujourd'hui libéré.

On en était à 5-4 dans l'autre demi-finale et Ivanisevic s'acheminait tranquillement vers une victoire par trois sets à un quand l'impensable se produisit. Sortant d'un long attentisme, Krajicek monta résolument au filet et réussit une volée gagnante pour annuler une première balle de match. Puis Ivanisevic commit sa neuvième double faute avec sa deuxième balle de match avant de subir deux passings et de perdre le jeu décisif qui sanctionna le retour du Hollandais. Deux sets partout: tout était à refaire!

Jusque-là, le match avait été d'une rare monotonie. Au cours des 43

jeux de ces quatre sets, compte non tenu du jeu décisif, on avait dénombré pas moins de neuf jeux blancs et de 17 jeux gagnés 40-15. Ivanisevic avait multiplié les services-volées comme à la parade et très rares avaient été les points résultant de plus de trois coups. Quant à Krajicek, qui avait ressenti une vive douleur au genou gauche face au Sud-Africain Wayne Ferreira en huitième, il s'était déplacé prudemment, avec un rien de raideur.

Au début de la manche décisive, on retrouva le superbe Krajicek vainqueur du tournoi en 1996. Ne se contentant plus d'être le meilleur au service (42 as et cinq doubles fautes au total contre 28 et 16), il se mit à couvrir le terrain comme il sait si bien le faire quand il est en grande forme.

Ce fut alors un terrible «bras-de-fer», le Néerlandais alignant 23 as tandis que le Croate laissait passer l'orage.

Hull à Dallas

Dallas (AP, PC) — La saison des joueurs autonomes dans la LNH a véritablement pris son envol, hier, alors que Brett Hull a choisi les Stars de Dallas et que Doug Gilmour s'est joint aux Blackhawks de Chicago.

Les Stars ont consenti un contrat de trois ans estimé à 17,5 millions à Hull pour améliorer une offensive qui a connu des ratés en finale de l'Association Ouest.

Lailier de 33 ans est devenu le joueur le plus en demande après l'échec de ses négociations avec les Blues de St. Louis.

Son nouveau contrat contient une clause de non-échange, une année d'option et, espère-t-il, une occasion de remporter la coupe Stanley.

«Le plus important est de gagner et d'être champion», a déclaré Hull. «Il [les Stars] sont passés très proches de la conquête de la coupe Stanley et je considère comme un grand honneur d'avoir été approché par eux.»

Hull, un vétéran de 13 ans avec 554 buts et 987 points en 801 matchs, a refusé une offre de 15 millions en mars de la part des Blues parce qu'elle ne contenait pas une clause de non-échange.

Les Blackhawks se sont offert Gilmour pour plusieurs saisons, a-t-on annoncé hier, après avoir renoncé à attirer Hull.

Les Blackhawks n'ont pas divulgué les détails du contrat, mais le *Sun-Times* de Chicago et la station WMAQ-AM ont cité des sources selon lesquelles Gilmour aurait accepté un contrat d'une durée de trois ans d'une valeur de 18 millions. Il portait l'uniforme des Devils du New Jersey la saison dernière.

«C'était impossible pour nous de mettre sous contrat Gilmour et Hull, a précisé le directeur général des Hawks, Bob Murray. Nous avons opté pour le joueur qui va aider le plus notre équipe.»